

Littératures africaines en Australie

Le premier cours de Littérature africaine en Australie a commencé à l'Université de Sydney en mars 1974. On y étudiait le conflit des cultures dans une demi-douzaine de romans en français (Beti, Kane, Kourouma, Oyono, Sembene). Il s'agissait d'une option faisant partie d'un certificat de français, à un niveau équivalent au Deug. Un peu plus d'une vingtaine d'étudiants se sont inscrits. Depuis, les possibilités se sont progressivement étendues, si bien qu'à l'heure actuelle des ouvrages africains figurent aux programmes des 2^e, 3^e, 4^e années de la licence, ainsi qu'à ceux de la maîtrise et du DEA. Le doctorat est également possible. Entretemps, dans au moins huit autres universités (sur les 19 que compte le pays) on s'est mis à enseigner des ouvrages africains. Certains auteurs anglophones (notamment Achebe) figurent également aux programmes du Bac ; et à la suite d'une décision prise en Nouvelles-Galles du Sud (1) en 1983, des Africains francophones ne tarderont pas à y paraître aussi (Césaire y est déjà).

L'Australie et l'enseignement des littératures non européennes

On n'étudie la littérature africaine qu'au sein des départements traditionnels d'anglais ou de français, et souvent dans le cadre plus large de la « francophonie » ou bien de ce qu'on appelle chez nous les « nouvelles littératures en anglais ». Ce qui présente des inconvénients évidents : pas de littérature en langues africaines, presque pas de littérature, et surtout le risque constant de reproduire la mentalité colonialiste.

Il faut en effet toujours compter avec cette dernière, en raison de la situation assez particulière de l'Australie dans le monde. D'une

part c'est un pays riche, (2) pays « du nord » en ce qui concerne son comportement économique vis-à-vis du Tiers Monde : d'autre part elle a longtemps été colonie, ses exportations (bien que massives) sont surtout agricoles et minières (65%), la plupart de ses ressources sont entre les mains de multinationales américaines, européennes, japonaises. Bref, une sorte de colonisateur colonisé. Avec une idéologie assortie : ses 15 millions d'habitants, de souche européenne dans une très large majorité (90% ou plus), se perçoivent à la fois comme héritiers de la tradition européenne (avec une influence américaine très marquée) et soucieux de se fabriquer une identité culturelle indépendante.

Dans ces conditions, il est assez difficile de faire reconnaître l'importance des littératures non-européennes. Déjà pour les cultures de l'Asie, dont la plupart des pays sont pourtant des partenaires économiques et politiques privilégiés, il a fallu lutter pour mettre en place des programmes un peu corrects. La voie de la francophonie était donc la plus directe : suivant la tradition anglaise, le français est de loin la première langue étrangère du système scolaire australien, et tout à fait respectable. Mais d'un autre côté, une fois le principe d'enseigner ces littératures admis, bon nombre d'Australiens comprennent facilement certains problèmes d'impérialisme culturel, en raison de leur propre histoire :

- ceux de souche anglo-saxonne savent à quel point il a été difficile

de faire admettre leurs produits culturels face à la longue domination anglaise, puis américaine ;

- les nombreux ressortissants d'autres pays (plus de 20% de notre population actuelle sont des immigrés, dont les deux tiers d'origine non anglo-saxonne) sont conscients qu'en Australie même il a fallu une résistance acharnée pour ne pas laisser noyer leurs traditions spécifiques sous la domination anglophone ;

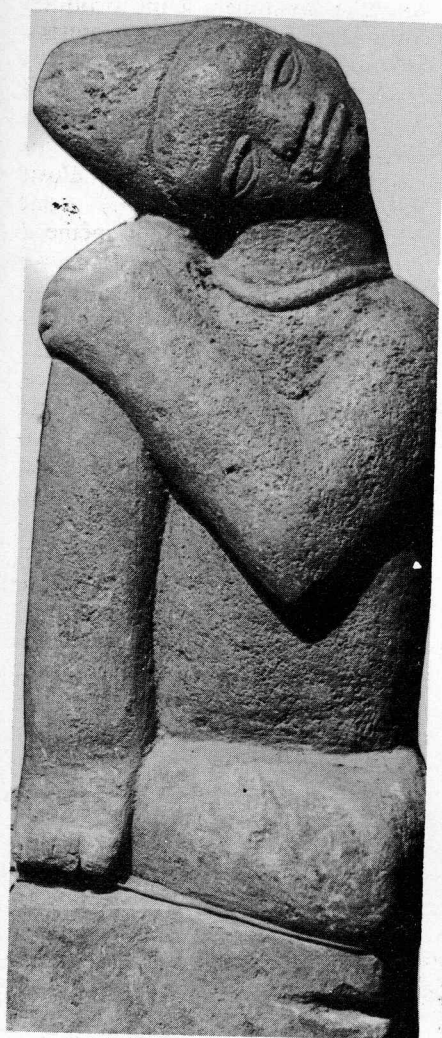
- enfin les 160 000 Aborigènes, après avoir frisé l'extermination, sont aujourd'hui en croissance rapide et souvent très militants pour dénoncer toute nouvelle tentative de génocide culturel ; ils ont beaucoup fait ces dernières années pour sensibiliser l'ensemble de la population à de telles questions. On arrive donc sans trop de peine à faire comprendre que les littératures francophones ne sont pas toutes pareilles, et que ce ne sont pas forcément de simples annexes de la littérature française. En outre, ces constatations et ce qui s'ensuit aident souvent les étudiants australiens à mieux définir leur propre situation vis-à-vis de la culture anglo-américaine et vis-à-vis de la culture pluri-ethnique qui s'affirme de plus en plus en Australie. A mon sens, c'est même là un des rôles les plus importants des littératures francophones.

Les littératures africaines à l'Université

Comme les universités australiennes sont toutes autonomes, des différences très sensibles existent dans la structure et les finalités de leurs cours. Ce qui suit n'est donc valable que pour l'Université de Sydney. Une licence-ès-lettres s'y compose de 9 certificats sur 3 années ; un maximum de 5 certificats de français sont admis. En 2^e et 3^e années, ceux-ci comportent 2 heu-

(1) L'Australie a une constitution fédérale, réunissant six Etats (plus deux territoires internes, administrés directement par le gouvernement national). L'éducation est l'un des domaines relevant des responsabilités des Etats.

(2) PNB par tête d'habitant en 1981 : \$ 11 080, dont 36% provenant du secteur industriel ; chiffres correspondants pour la France : \$ 12 190, 36%. (statistiques publiées par l'UNESCO).



Bas-Zaïre : statuette funéraire bakongo
(IMNZ)

res par semaine de pratique du français et 4 heures consacrées à l'une de 3 filières : linguistique, littérature, sciences sociales. Chaque filière exige 2 heures de cours obligatoires (présentation des principes de base de la discipline choisie) et 2 heures d'options, dont l'une doit obligatoirement se rapporter à la filière choisie. L'option de littérature africaine est conçue de façon à pouvoir être choisie par des étudiants des trois filières, et comme elle change chaque année, une deuxième option africaine est disponible pour la plupart des étu-

dants. Depuis 10 ans que cette structure existe, les inscriptions pour l'option africaine ont varié entre 8 et 27, sans qu'il soit possible d'y déceler une tendance dominante ni de voir des raisons précises pour les hauts et les bas. Toujours est-il que les étudiants qui se sont décidés à s'inscrire ont dans leur très grande majorité marqué leur entière satisfaction.

Encouragé par ce succès, le Département est allé plus loin. Depuis quelques années, les étudiants s'inscrivant pour deux certificats de français en même temps peuvent carrément prendre les études francophones comme leur deuxième filière. Ils font alors deux heures de cours obligatoire spécial, complété par deux heures d'options choisies dans la liste suivante : Bilinguisme, Dialectes du français, Langue/langage et identité, Littérature de Suisse romande, Regard sur le Québec, l'Afrique en désarroi, Littérature maghrébine (en collaboration avec l'Université de New South Wales). Le cours obligatoire traite des motivations historiques, économiques, politiques, de l'expansion européenne (notamment française). Toutes les étapes en sont esquissées : exploration, commerce, mercantilisme, esclavage, colonisation, décolonisation, néo-colonialisme et coopération. Et toutes les régions culturelles touchées y figurent (à l'exception de l'Asie, en raison du manque de personnel qualifié) : l'Amérique du Nord, l'Afrique noire, les Antilles, le Maghreb, le Pacifique. Bien que ce soit la France qui en fournisse le cadre thématique, on fait de son mieux pour souligner l'histoire pré-européenne de chaque région, ainsi que la nature très variable des conditions de contact ou de conflit avec la France. En 1981 et 1982 ce cours était complété par un stage intensif de trois semaines au Crei-

pac,(3) à Nouméa (Nouvelle-Calédonie). Ce séjour dans un T.O.M. français où les principales composantes de la population(4) ne voient pas toujours l'avenir du même œil constituait une excellente manière d'actualiser bon nombre des questions soulevées dans le cours. Avec la participation active des autorités administratives (Haut-Commissariat, Assemblée territoriale, Vice-Rectorat), de chercheurs de l'Orstom, de l'Institut de culture mélanésienne, d'autres spécialistes français ou mélanésiens, les jeunes Australiens ont donc pu examiner « sur le terrain » un échantillon de culture francophone pluri-éthnique, avec ses réussites, ses possibilités, ses problèmes.

Organisation des cours

L'organisation pratique de tous ces cours est en partie déterminée par certaines caractéristiques des étudiants :

- des **compétences linguistiques** très variables, mais souvent incertaines. Cela impose un dispositif préparatoire considérable, simplement pour rendre les textes « lisibles ». Il s'agit de faire tout ce qui est possible pour que la première lecture soit à la fois relativement facile et orientée dans le même sens que celle d'un lecteur francophone, sans pour autant trahir la fraîcheur ou les effets de surprise de l'œuvre à découvrir. Tâche délicate, pour laquelle beaucoup de techniques restent à élaborer. Pour l'instant j'utilise surtout des projections et des supports graphiques pour rendre visibles les grandes lignes de la structure du livre à lire ; des guides de lecture ronéotypés attirant l'attention sur les termes, concepts, passages,... fondamentaux, voire même dans les cas difficiles résumant des chapitres entiers (sans pourtant trop dévoiler : jamais ces guides ne peuvent servir de substituts du livre) ; on utilise beaucoup de diapositives, de bandes sonores ou vidéo, pour aider à ressentir la dimension connotative de l'ouvrage, parfois des « son et lumière », des montages audio-visuels de quelques minutes destinés à résumer à la fois l'intrigue, l'at-

mosphère et l'orientation idéologique de l'ouvrage.

- Un **ethnocentrisme** bien enraciné, mitigé cependant par les facteurs mentionnés plus haut. Pour y faire face, on fait franchir aux étudiants, trois étapes :

- Comme il est toujours plus facile de déceler l'ethnocentrisme des autres, les étudiants australiens adoptent rapidement le point de vue « africain » lorsque c'est la France et sa « mission civilisatrice » qui sont mises en cause ;

- mais comme il n'est nullement question d'en rester là, on fait tout pour corriger cette réaction après l'avoir utilisée : en soulignant que l'expansion mondiale était européenne plutôt que française, en étudiant l'ethnocentrisme à travers les médias australiens et l'histoire des rapports avec les Aborigènes, en faisant écouter l'expérience australienne des étudiants immigrés. La plupart de cela se fait dans des séances de travail collectif, les cours magistraux n'étant pas efficaces pour mobiliser l'expérience affective des individus.

A travers cette sensibilisation plus nuancée, l'ethnocentrisme des étudiants commençant à s'effriter, un point de vue africain devient progressivement plus accessible même pour les cas plus subtils.

- Une **ignorance** profonde des pays francophones autres que la France. Les connaissances sur l'Afrique tendent à se réduire à des stéréotypes grotesques, bricolés autour de Tarzan, du « white man's burden », d'Idi Amin et de coups d'Etat : aucune possibilité de bou-

cher des trous de cette taille en une année ou deux. Il est donc plus important de rendre aussi aiguë que possible la prise de conscience de cette ignorance, et des raisons qui l'ont entraînée et de bien souligner que l'Afrique noire n'est pas une masse amorphe indifférenciée, n'est même pas une entité. On choisit donc des textes de pays divers, afin de pouvoir présenter pour chacun quelques données de base, illustrées très largement par des supports audio-visuels. On fournit quelques indications sur les cultures traditionnelles, tout en veillant à ne pas privilégier le côté folklorique et à présenter, dans des proportions adéquates, d'autres aspects de la vie contemporaine. Comme nous n'avons ni le temps, ni les moyens, ni les qualifications pour aller très loin en ce sens, je préfère mettre l'accent sur ce qui aide directement à la compréhension du texte étudié.

- Des notions plutôt primaires, et très traditionnelles, sur l'**analyse littéraire** (lacune que beaucoup sont cependant en train de combler par leur cours obligatoire). C'est à la fois un inconvénient et un avantage. Comme les étudiants sont souvent très impressionnés par ces ouvrages dont ils n'avaient pourtant jamais entendu parler, cela permet de poser de façon claire la question des sources des critères de valeurs esthétiques, de la relier ensuite à d'autres notions idéologiques, et d'en venir à l'analyse du

fonctionnement social des ouvrages. La littérature francophone rejoint ainsi une vocation qui a souvent été la sienne, celle de remettre en cause ce qui pour les Européens triomphants avait pu paraître définitif.

- Une **motivation** en général bien au-dessus de la moyenne. Dans le contexte australien, choisir un tel cours signifie le plus souvent une volonté de sortir des sentiers battus des cours classiques, et la conscience d'une ignorance qu'on a décidé de réduire. Ils ne rechignent donc pas devant un travail souvent plus dur que celui exigé par des options en principe équivalentes. Ils apprennent plus rapidement, en y mettant plus, d'où leur satisfaction.

Enseigner la littérature africaine à Sydney, ce n'est en fait qu'en enseigner une infime partie, dans des conditions très particulières et souvent précaires. C'est faire connaître un peu plus l'Afrique, un peu plus le fonctionnement de la littérature, un peu plus le dynamisme, pas toujours heureux, de la France, un peu plus la situation de l'Australie dans le monde. Je ne pense pas trahir l'Afrique en la faisant servir à des fins qui peuvent paraître exotiques. Son avenir dépend en grande partie de la formation d'esprits plus conscients d'eux-mêmes dans les pays riches, y compris les plus petits.

Robert Sherrington

Littératures francophones dans les universités australiennes

	Pacifique	Afrique noire	Antilles	Canada	Liban	Maghreb	Suisse	Publications
University of Adelaide	x						x	x
Australian National University	x	Recherches au niveau du doctorat						
La Trobe University	x	x						
Macquarie University	x			x				
University of Melbourne							x	x
Monash University	x	x						
University of Newcastle		x						
University of New England	x	x	x	x			x	x
University of New South Wales						x		x
University of Queensland	x							
University of Sydney	x	x	x	x		x	x	x
University of West Australia		x	x	x	x			x

D'après un tableau publié par Anne-Marie Nisbet,

Maghrebien Studies Conference, University of New South Wales, 1980, p. 68